



HAL
open science

Le suspiro del moro, vestige d'un " adieu aux vestiges " ?

Emilie Picherot

► **To cite this version:**

Emilie Picherot. Le suspiro del moro, vestige d'un " adieu aux vestiges "?. Récits d'Orient en Occident, Paris, PUPS, pp.23-32, 2008. hal-03554671

HAL Id: hal-03554671

<https://hal.univ-lille.fr/hal-03554671>

Submitted on 17 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Suspiro del Moro vestige d'un « adieu aux vestiges » ?

En 1492, lorsque Abu Abdallah, dit Boadbil dans les milieux hispanophones se rend et abandonne son palais, il signe la fin de la présence musulmane politique en Espagne. S'il se dirige d'abord, avec sa cour, vers les montagnes des Alpujarras, qu'il abandonnera plus tard pour se réfugier au Maghreb, les Musulmans eux, restent dans des *aljamas* de moins en moins bien tolérées au cours du XVI^e siècle. La communauté musulmane ou crypto-musulmane d'Espagne, très importante par exemple à Grenade ne va pas seulement provoquer des débats au sein de l'autorité espagnole catholique, qui décidera finalement de l'expulsion totale en 1609, elle va être pendant un siècle l'incarnation d'un Autre rejeté pour son appartenance religieuse supposée ou réelle et admiré pour les productions artistiques de ses ancêtres. L'architecture, les vêtements, le mode de vie mauresque sont copiés¹ et réutilisés et la littérature reprend cette même esthétique exotique destinée à se propager par la suite dans toute l'Europe. La « littérature maurophile », comme la désigne Georges Cirot dans ses articles² où il analyse sa naissance et son développement s'enracine dans une littérature de frontière qui décrit les guerres de Grenade. C'est en effet d'abord et de façon assez étonnante une littérature de guerre, qui circulait entre les soldats de l'armée des Rois Catholiques qui va lancer les caractéristiques principales d'un genre nouveau appelé à avoir le succès que l'on sait par la suite.

Parmi ces caractéristiques, on trouve de façon récurrente dans les *romances de frontera*, ancêtres directs de la littérature maurophile, un procédé littéraire étrange et fascinant : la guerre de frontière, qui est aussi une guerre d'usure et d'alliances est décrite du point de vue des Musulmans. Le procédé est si présent, il est si intégré à l'esthétique des plus beaux *romances de frontera* que les Espagnols du XVI^e vont faire de certains de ces *romances* des traductions de poèmes originalement en langue arabe.

L'idée d'une origine arabe supposée pour les *romances de frontera* a soulevé de nombreux débats sans que l'on puisse jamais mettre la main sur des originaux arabes³. La question des origines, posée sur le mode du « qui est le premier qui » semble moins intéressante finalement que celle qui repose sur la construction d'une vraisemblance. Il est en effet évident aujourd'hui, vu l'absence quasi totale de vers pouvant être analysés comme des originaux arabes aux *romances de frontera* que l'on cherche dans la littérature en arabe classique ou dans la littérature aljamiada, que le fait de voir la guerre du côté musulman est un procédé littéraire, développé par les « auteurs multiples » de la tradition orale qui a propagé et enrichi les *romances* un siècle avant qu'ils soient définitivement fixés par l'imprimerie⁴. Le problème que posent ces poèmes n'est donc pas tant de savoir s'ils sont ou non des traductions de l'arabe (ce qui est de toutes façons impossible à prouver en l'absence de texte source), mais comment des lecteurs chrétiens au XVI^e ont pu les croire d'origine arabe.

NAISSANCE D'UNE TRADITION LITTÉRAIRE, LA TRADUCTION DE POÈMES ARABES

¹ Voir les études de Rachel ARIE sur l'importance de l'utilisation des vêtements à la mauresque chez les nobles espagnols catholiques.

² Articles publiés dans le *Bulletin hispanique*, « La maurophilie littéraire en Espagne au XVI^e siècle », *Bull. Hisp.*, XL (1938), p. 50-157, 281-296, 433-447 ; XLI (1939), p. 65-85, 345-351 ; XLII (1940), p. 213-227 ; XLIII (1941), p. 265-289 ; XLIV (1942), p. 96-102 ; XLVI (1944), p. 5-25

³ Samuel G. ARMISTEAD, dans son article « ¿Existió un romancero de tradición oral entre los moriscos ? », dans *Actas del coloquio internacional sobre literatura aljamiada y morisca*, Gredos, Madrid, 1978, pose la question de l'existence des romances dans la culture morisque. De fait, il ne peut citer que quelques vers qui pourraient effectivement s'apparenter aux *romances*. Il n'est pas impossible que de tels textes circulaient de façon orale entre les crypto-musulmans d'Espagne mais aucune source ne nous donne d'original *aljamiado*.

⁴ Au milieu du XVI^e siècle, pour les versions imprimées, mais le premier *romance* écrit est manuscrit et il a été noté en 1421.

La première remarque à faire sur ce point relève d'un contexte historique particulier. Les Chrétiens d'Espagne du XVI^e siècle ne sont en rien ignorants du monde musulman. Comme le montre bien le passage célèbre du premier tome de *Don Quichotte* où le récit est pris en charge par un chroniqueur musulman, il est aisé, avant 1609, de trouver dans une grande ville d'Espagne des gens susceptibles d'appartenir à la communauté arabo-musulmane et déchiffrer l'alphabet arabe, ce qui suppose une certaine connaissance, même limitée, d'une culture communautaire nécessaire à notre raisonnement :

Estando yo un día en el Alcaná de Toledo, llegó un muchacho a vender unos cartapacios y papeles viejos a un sedero ; y como yo soy aficionado a leer, aunque sean los papeles rotos de las calles, llevado desta mi natural inclinación, tomé un cartapacio de los que el muchacho vendía, y vile con caracteres que conocí ser arábigos. Y puesto que aunque los conocía no los sabía leer, anduve mirando si parecía por allí algún morisco intérprete semejante, pues aunque le buscara de otra mejor y más antigua lengua, le hallara. *Don Quijote*, Cátedra, TI, p. 158⁵

Le passage montre qu'à la fin du XVI^e encore, il est tout à fait facile de rencontrer quelqu'un susceptible de lire l'arabe (ou du moins *l'aljamiado*). Les contacts nombreux entre les deux communautés ont été étudiés par María Soledad Carrasco Urgoiti lorsqu'elle décrit par exemple la participation des descendants des Arabes d'Espagne aux *fiestas de moros y cristianos*⁶. Au moment où circulent et se fixent les *romances de frontera*, les Chrétiens sont suffisamment en contact avec les Crypto-musulmans pour que la question de la vraisemblance des personnages arabophones dans ce *corpus* fasse l'objet d'une recherche plus approfondie que celle qui se baserait sur un fantasme collectif.

De la même façon, il ne faut pas oublier que ces textes sont nés pour la plupart, avant 1492 (comme le fameux *Ay de mi Alhama* par exemple), c'est-à-dire à un moment où l'Autre se situe au-delà d'une frontière particulièrement poreuse, instable et proche. Si un personnage arabophone apparaît dans un poème, et plus encore, si le poème lui-même doit être ressenti comme émanant de cette autre culture, il faut qu'il corresponde à ce que connaissent les Chrétiens de l'époque de cette culture, il faut que l'univers de références convoquées par le poème soit en adéquation vraisemblable avec ce que la société qui goûte ce poème connaît de l'Autre.

Le problème est d'autant plus énigmatique que les Moros des *romances* ne sont pas caricaturaux, comme ils le seront plus tard dans la littérature maurophile⁷. Chaque *romance* pose un certain nombre de questions spécifiques quant aux contacts culturels entre les deux cultures. Le procédé lui-même n'est pas sans implications littéraires complexes dans la mesure où il convoque effectivement un réseau de références complètement différentes de celles du Chrétien : en donnant la parole à un personnage musulman vraisemblable, on lui

⁵ « Comme j'étais un jour dans la juiverie de Tolède, survint un jeune garçon qui voulait vendre certains registres et vieux papiers à un marchand de soieries ; et, comme je suis affectionné à lire, jusqu'à des papiers déchirés qui se trouvent par les rues, étant mû de cette mienne naturelle inclination, je pris un des registres que ce garçon vendait, et le vis avec des caractères que je reconnus être arabesques. Et, combien que je les connusse, je ne les savais pas pourtant lire, de sorte que je me mis à regarder s'il me paraissait point là quelque Morisque castillanisé qui les lût et me servît d'interprète, ce que ne fut pas fort difficile à rencontrer, car, encore que j'en eusse cherché pour une autre meilleure et plus antique langue, j'en eusse trouvé. » *Don Quichotte I*, traduction revue par Jean CASSOU, éd. Folio, p. 124

⁶ CARRASCO URGOITI, *El Moro retador y el moro amigo : estudio sobre fiestas y comedias de Moros y Cristianos* Grenade, 1996

⁷ C'est d'ailleurs une source d'inspiration pour les *romances moriscos* parodiques de CALDERON qui se moque ouvertement des *Moros* de LOPE DE VEGA qui sont devenus de simples fantasmes littéraires.

donne aussi l'occasion de défendre sa religion et son point de vue : l'Andalousie est perdue pour l'Islam et non gagnée pour les Rois catholiques dans ce *corpus* si déroutant pour le lecteur d'aujourd'hui. En effet, la prise de parole musulmane alors même que les *romances de frontera* relatent les progression d'une guerre comme les Musulmans, et qu'ils sont lus et appréciés à une époque où fleurissent des débats toujours plus virulents contre les descendants des anciens ennemis⁸, suppose une connaissance précise de la communauté décrite et de ses modes d'expression.

Cette inversion, qui ne cesse d'intriguer les chercheurs est inévitablement à l'origine d'une confusion véhiculée par les contemporains eux-mêmes. Le *romance* qui met en scène le célèbre épisode du Soupir du Maure, *Suspiro del Moro*, incarne merveilleusement cette série de questions.

CONNAISSANCE DE LA LITTÉRATURE ARABE EN ESPAGNE AU XVI^e SIECLE

Dans ce *romance* on ne trouve aucun personnage chrétien. Le point de vue est uniquement maure. Son contenu anecdotique est extrêmement simple. Boabdil a perdu Grenade, si quitte son palais avec sa cour et sa mère vers les montagnes des Alpurrajas, où il a obtenu des terres en échange de sa reddition, arrivé sur la dernière hauteur d'où l'on peut apercevoir l'Alhambra, il se retourne et pleure. Sa mère, apprenant la raison de l'arrêt se moque de lui et lui dit qu'il aurait mieux fait de défendre son royaume plutôt que de pleurer après l'avoir définitivement perdu.

El año de cuatrocientos que noventa y dos corría,
el rey Chico de granada perdió el reino que tenía.
Salióse de la ciudad un lunes a medio día,
cercado de caballeros la flor de la morería.
Su madre lleva consigo que le tiene compañía.
Por ese Genil abajo que el rey Chico se salía,
los estribos se han mojado que eran de gran valía.
Por mostrar más su dolor que en le corazón tenía,
y aquesta áspera Alpujarra era su jornada y vía ;
desde una cuesta muy alta Granada se parecía ;
volvió a mirar a Granada, desta manera decía :
« ¡Oh Granada la famosa, mi consuelo y alegría !,
¡oh mi alto Albayzin y mi rica Alcayzería !,
¡oh mi Alhambra y Alijares y mezquita de valía !
¡mis baños, huertas y ríos, donde holgar me solía !;
¿quién os ha de mí apartado que jamás yo os vería ?
Ahora te estoy mirando desde lejos, ciudad mía ;
mas presto no te veré pues ya de ti me partía.
Oh rueda de la fortuna, loco es quien en ti fía,
que ayer era rey famoso y hoy no tengo cosa mía ! »
Siempre el triste corazón lloraba su cobardía,
y estas palabras diciendo de desmayo se caía.
Iba su madre delante con otra caballería ;

⁸ On peut citer par exemple *Expulsión justificada de los moriscos españoles y suma de las excelencia christianas de nuestro Rey D. Felipe el Católico Tercero deste nombre*, Huesca, 1612, ou *Justa expulsión de los moriscos de España con la instrucción, apostasía y traición dellos*, Rome, 1611, de Damián FONSECA, ou encore, l'ouvrage de PÉREZ DE CHINCHÓN, particulièrement lu, *Libro llamado antialcorán, que quiere dezir contra el alcorán de Mahoma*, Valence, 1923

viendo la gente parada la reina se detenía,
y la causa preguntaba porque ella no lo sabía.
Respondióle un moro viejo conhonesta cortesía :
« Tu hijo mira a Granada y la pena le afligía. »
Respondido había la madre desta manera decía :
« Bien es que como mujer llore con grande agonía
El que como caballero su estado no defendía. »

En l'an quatre cent / quatre-vingt-douze,
Le Petit Roi de Grenade / perdit le royaume qui lui appartenait
Il sortit de la ville / un lundi à midi,
Entouré de chevaliers / la fleur de la chevalerie maure.
Il avait avec lui sa mère / qui lui tenait compagnie.
C'est par le Genil, en bas / que le Petit roi sortit,
Il mouilla ses étrières / étrières de grande valeur.
Pour montrer mieux la douleur / qu'il ressentait dans son cœur,
C'est vers l'aride Alpujarra / qu'il dirigeait sa route
Depuis une hauteur / Grenade lui apparut
Il se retourna pour voir Grenade / et prononça ces paroles :
« Oh !, Grenade la fameuse / mon réconfort et ma joie !
Oh ! mon Albaycín⁹, quartier élevé / et ma riche Alcayzería¹⁰ !
Oh, Alhambra et Alijares, ma demeure / et la moquée de tant de valeur !
Mes bains, mes jardins, mes fleuves / où j'avais l'habitude de me reposer !
Qui vous a éloignés de moi / moi qui ne vous reverrai jamais plus ?
Je te regarde maintenant / de loin, ma ville :
Mais trop vite je ne te verrai plus / puisque je te quitte.
Oh roue de la fortune, / fou est celui qui se fie à toi,
Hier j'étais un roi célèbre / et aujourd'hui je n'ai rien à moi ! »
Longtemps, ce triste cœur / pleure sur sa lâcheté,
Alors qu'il disait cela / il s'évanouit.
Sa mère était en tête / avec le reste des chevaliers ;
Quand elle vit les gens arrêtés / la reine s'arrêta,
Elle en demanda la cause / car elle l'ignorait.
Un vieux Maure lui répondit / avec courtoisie :
« Ton fils regarde Grenade / et la peine le terrasse. »
La mère lui répondit / de cette façon :
« C'est bien, comme une femme / il pleure avec une grande peine
Ce que comme un chevalier / il n'a pas su défendre. »

Le contenu anecdotique circulait dans Grenade au début du XVI^e siècle comme en atteste une lettre de Antonio de GUEVARA :

Epistola VI

⁹ Quartier populaire où les Morisques de Grenade étaient regroupés au XVI^e siècle, ce quartier est resté arabo-musulman jusqu'à l'expulsion définitive des Morisques, il n'est pas étrange de le retrouver ici comme symbole de cette communauté. Le terme est vraisemblablement un pluriel dialectal externe qui en arabe classique aurait dû être *al-bu'sâ'* : les misérables. Le quartier est situé sur une colline en face de l'Alhambra.

¹⁰ Là encore c'est un mot arabe passé dans la langue espagnole pour des raisons architecturales, il s'agit de *al-qasr* : le château, la forteresse. La situation de Boabdil est plausible, on peut en effet avoir vue à la fois sur l'Alhambra et sur l'Albaicyn.

Letra para Garcí Sanchez de la Vega, en la cual le escribe el autor una cosa muy notable que le contó un morisco en Granada.

Esto todo no obstante, todavía os quiero contar una cosa que me contaron harbá un mes, la cual si no fuere de reir será a l menos digna de saber. Viniendo pues al caso, habeis, señor, de saber que en toda esta visita traigo conmigo diez ballesteros, así para mi guarda, como par que me enseñen la tierra ; y como subiese a un recuesto, encima del cual se pierde la vista de Granada y se cobra la del Valdeleclin, díjome un morisco viejo que iba conmigo, estas palabras mal aljamiadas : Si querer tú, Alfaquí, parar aquí poquito poquito, mí contar a tí cosa asaz grande, que rey Chiquito y madre suya facer aquí. Como yo oí que me quería contar lo que al rey Chiquito y a su madre allí había acontecido, amélo oir, y comenzómelo en esta manera a contar : [...] Iban con el rey Chiquito aquel día la Reina, su madre, delante, y toda la caballería de su corte detrás ; y como llegasen a este lugar, a do tú y yo tenemos agora los piés, volvió el Rey atras la cara para mirar la ciudad y Alhambra, como a cosa que no esperaba ya mas de ver, y mucho menos de recobrar. Acordándose pues el triste rey, y todos los que allí íbamos con él, de la desventura que nos habí acontecido y del famoso reino que habíamos perdido, tomámonos todos a llorar, y aun nuestras barabs todas canas a mesar, pidiendo a Ala misericordia, y aun a la muerte que nos quitase la vida. Como a la madre del Rey (que iba delante) dijesen que el Rey y los caballeros estaban todos parados, mirando y llorando el Alhambra y ciudad que habían perdido, dió un palo a la yegua en que iba, y dijo estas palabras : Justa cosa es que el Rey y los caballeros lloren como mujeres, pues no pelearon como caballeros.¹¹

Il y fait allusion à sa rencontre avec un Vieux Maure ayant vécu la chute de Grenade et qui lui raconte dans un espagnol approximatif comment le Roi Boabdil s'est effectivement tourné vers l'Alhambra, s'est mis à pleurer sur son destin et la perte de son royaume avant que sa mère ne lui reproche d'agir comme une femme et de n'avoir pas su protéger Grenade. Les termes sont ceux du *romance*.

La lettre nous donne plusieurs indications particulièrement intéressantes. L'anecdote est ressentie comme émanant directement du camp musulman. Il est difficile en effet de parler de « procédé littéraire maurophile » dans les *Epistolas familiares* d'Antonio de Guevara. Parallèlement, il est évident dans la lettre, que le contenu anecdotique du *romance* du roi Chico, par la suite connu de toute l'Espagne ne l'est pas en 1526, en tous cas en dehors de Grenade dans la mesure où Antonio de Guevara le présente comme quelque chose de nouveau qui doit amuser son lecteur. Enfin, si la lettre finit sur un enseignement moral (grâce aux propos de la mère de Boabdil), il est intéressant de voir qu'elle s'applique à reproduire l'espagnol approximatif des Morisques pour raconter l'anecdote qui semble donc obtenir une saveur particulièrement exotique.

On donc là un témoignage de lecteur (ou d'auditeur) qui ressemble tout à fait à l'attitude de Pérez de Hita quelques années plus tard envers le même type de poèmes : ils sont ressentis d'abord comme arabo-musulmans ce qui ne peut s'expliquer que par une proximité ressentie

¹¹GUEVARA, Antonio de, *Epistolas familiares*, deuxième partie, dans *Epistolario Español, colección de cartas de españoles ilustres antiguos y modernos*, éd. Par don Eugenio de Ochoa, coll. 3Biblioteca de Autores españoles³, tomo 13, Imprenta de la publicidad, Madrid, 1850 p. 197. L'auteur imite la façon de parler des Morisques grenadins et reproduit dans la deuxième partie de sa lettre les fautes de langue et de prononciation que les habitants des *aljamas* commettaient en espagnol. Ce type d'imitation se retrouve dans de nombreuses pièces de théâtre du Siècle d'Or qui mettent en scène le personnage du Maure comique.

par les Chrétiens du XVIe entre ces poèmes et ce qu'ils connaissaient de la culture arabo-musulmane.

Dans les *Guerras civiles de Granada*, Pérez de Hita fait ainsi remarquer, à propos du poème *Ay de mi Alhama* :

« Este romance se hizo en arábigo en aquella ocasión de la pérdida de Alhama, la qual era en aquella lengua muy doloroso y triste, tanto, que vino a vedarse en Granada que no se cantase, porque cada vez que lo cantaban en cualquier parte, provocaba llanto y dolor. »

« Ce *romance* se fit en arabe à l'occasion de la perte de Alhama, ce poème était dans cette langue particulièrement douloureux et triste au point que l'on finit par l'interdire à Grenade, afin que personne ne le chante, car à chaque fois qu'on le chantait, dans quelque endroit que ce fût, il provoquait des pleurs et une profonde douleur. »¹²

Les deux lectures se rejoignent parfaitement, elles témoignent que les lecteurs du XVIe siècle ne devaient pas trouver étrange d'attribuer a priori ces poèmes à la civilisation ennemie. Dans une société où les descendants des Musulmans d'Espagne, eux-même très souvent cryptomusulmans, éventuellement arabophones et possédant de toutes façons une certaine culture littéraire arabe (comme en témoigne la littérature *aljamiada*), cette attribution ne s'est sans doute pas faite sur un Autre fantasmé, mais sur des ressemblances ressenties comme significatives. Ces poèmes sont au XVIe siècle vraisemblablement d'origine arabo-musulmane, et c'est la construction de cette vraisemblance qui est intéressante.

CONSTRUCTION D'UN POÈME ARABE VRAISEMBLABLE

Le *romance* du Roi Chico n'est pas sans entrer en résonance avec un élément fondamental de la littérature arabe pour quiconque en connaît les rudiments. Il faut rappeler ici la valeur de l'apprentissage par cœur de vers en arabe classique dans les communautés arabophones. Être arabophone, maîtriser l'arabe à l'écrit ce n'est pas seulement (et encore aujourd'hui) parler ou écrire l'arabe classique, c'est aussi posséder en mémoire un grand nombre de textes classiques fondateurs de la langue arabe : le Coran et les *hadiths*¹³ bien sûr, mais aussi les *Grandes Odes* bédouines, œuvres de l'Antéislam que tout écrivain arabe doit connaître. Le motif repéré est très fort, il est repris dans toute la littérature arabe et il doit être placé à l'ouverture des *qaçidas* ou poèmes classiques : c'est l'adieu au vestiges du campement, les pleurs du bédouin poète sur les traces laissées par les tentes dans la dune du désert. Ce passage obligé appelé *al-atlal* ou les *ruines*, contient une leçon sur le monde dont les plaisirs sont fugitifs, il développe le principe de la roue du destin qui tourne et que l'on ne peut maîtriser. Le rapprochement avec le *romance* du roi Chico est explicite jusque dans l'attitude des personnages convoqués dans le poème castillan. On peut ainsi citer la *Grande Ode* d'Imru' Qais qui est reconnue comme étant la première *qaçida*, celle qui impose le schéma canonique du poème classique. Les premiers vers de l'Ode sont connus de tous les arabophones encore aujourd'hui car ils sont l'exemple même de la langue la plus pure.

Halte, que nous pleurions au rappel
De l'Amie et du site au défaut de la dune

¹² PEREZ DE HITA, *Gerras civiles de Granada*, première partie chapitre II.

¹³ Ou *Tradition* du Prophète, textes rapportés qui illustrent et éclairent les passages obscurs du Coran et qui réglementent la vie des Musulmans pour les domaines peu ou pas abordés par le texte sacré. Les *corpus* diffèrent en fonction des sectes de l'Islam, leur connaissance est donc aussi une marque d'appartenance communautaire.

Entre Dakhûl et H'awmal / et Tûd'ih' et Miqrât
 La forme n'en demeure que par le tissage
 Des vents du nord et du sud /
 On ne voit plus sur les aires et ses places
 Que les crottes de gazelle, serrée comme graines de piment. /
 Tel au matin de la séparation, le jour de la levée du campement
 Moi, dans les gommiers du clan, triste broyeur de coloquinte/
 Mes amis arrêtant sur moi leurs montures me dirent : « Ne meurs
 Pas de chagrin, supporte bellement... » /
 Quand ma seule guérison eût été une larme
 Si j'en avais pu verser
 ... Qu'attendre d'une trace évanescence ?¹⁴

Les chevaliers de Boadbil s'arrêtent pour contempler la ville conquise par les Chrétiens, leur attitude est celle de leurs lointains ancêtres bédouins et leur réaction est la même. Si les *Grandes Odes* n'avaient pas constitué un *corpus* connu dans tout le monde arabe, on aurait pu penser effectivement à une coïncidence étrange. Le fait qu'Antonio de Guevara rapporte l'histoire comme émanant, avant même la circulation effective du poème dans les sphères catholiques, du monde arabo-musulman resté à Grenade semble renforcer cette intuition première. Il ne s'agit pas de dire que l'on est face à une traduction d'un original arabe, vieille querelle qui n'aboutit à rien, mais de voir que ce poème, qui, justement développe un motif très présent dans la littérature arabo-musulmane est écrit pour être vraisemblablement issu de cette culture.

On peut de plus remarquer que le *romance* du roi Chico se divise nettement en deux parties, dans deux tonalités très différentes : le passage élégiaque où Boabdil semble, en effet reprendre la tonalité de la tradition poétique arabe et la fin où la mère rappelle brusquement la réalité de la situation et le caractère peu chevaleresque de son fils. Elle n'est curieusement pas sensible, elle, à la beauté poétique du motif des ruines ni a son ancrage dans une tradition littéraire ancienne. Le propos qu'elle tient (et sa présence même, il est en effet peu probable que des femmes accompagnent des hommes dans les *Grandes Odes* bédouines au moment où il pleure sur les ruines du campement de l'aimée) semble beaucoup plus proche d'une esthétique de roman de chevalerie, et Antonio de Guevara le comprend de cette manière lorsqu'il commente :

Muy gran razón tuvo la madre del Rey en decir lo que dijo, y ninguna tuvo el Rey su hijo en hacer lo que hizo ; porque yo si fuera él, o él fuera yo, antes tomara esta Alhambra por sepultura que no vivir sin reino en el Alpujarra.¹⁵

Là encore pourtant, la référence, ressentie comme plus proche de son univers par Antonio de Guevara n'est pas absente de la culture arabo-musulmane. Il est fréquent de retrouver des parodies de l'ode d'Imru'l Qais dans lesquelles un poète, qui se veut plus citadin et donc éloigné des références bédouines jugées ridicules, prend le contre-pied de ces pleurs. Abû-Nuwâs, poète irakien du VIII^e siècle, véritable chanter du vin et des plaisirs homosexuels (deux domaines qui se retrouvent d'ailleurs dans la poésie hispano-arabe, Abû Nuwâs étant un

¹⁴ BERQUE, (Jacques), *Les dix grandes odes arabes de l'Anté-Islam, une nouvelle traduction des Mu'allaqât par Jacques BERQUE*, Sindbad, Actes Sud, Paris, 1995, p. 24.

¹⁵ « La mère du roi avait tout à fait raison lorsqu'elle le lui dit, et le roi son fils avait tort de faire ce qu'il a fait ; si j'avais été à sa place, où s'il avait été à la mienne, j'aurais préféré avoir l'Alhambra pour sépulture que vivre dans les Alpujarras. »

modèle pour les Andalous du XI^e siècle¹⁶) développe volontiers ce genre irrespectueux dont le sel repose sur une connaissance commune à tous les arabes :

Laisse le vent du Sud disperser la poussière
Des campements détruits par le malheur des temps !
Mais au rude chameau laisse un arpent de terre,
Pour qu'il puisse trotter dessus tout son content !
Là ne poussent que l'acacia et l'arbre à soie
Et l'hyène et le chacal sont gibiers de misère.
Des bédouins, n'attends pas d'agrément,
Quel qu'il soit,
Car leur vie est aride comme le désert.
Laisse-les se nourrir du lait de bêtes maigres,
Puisque, à leurs yeux, c'est le meilleur des aliments
Et lorsque le lait frais a tourné au lait aigre
Tu peux pisser dessus, sans inconvénient.¹⁷

Ou encore :

O toi qui pleures de chagrin :
Foin des campements et des traces !
Pleure plutôt ta vie de chien
Et le Temps, tyran implacable,
Qui t'a courbé, brisé les reins !¹⁸

Le second degré moqueur n'est donc pas étrange dans ce contexte, il était sans doute monnaie courante chez les Musulmans d'Espagne qui, depuis le XI^e siècle, copiaient et rejetaient tout ensemble les modèles de l'arabité comme trop éloignés de leur vie quotidienne. Enfin, la référence à Imru'Qais, qui est, sans doute, un des poètes de l'Antéislam les plus cités, est vivante jusque dans les rares textes rédigés en arabe classique et en Espagne à l'époque de la chute de Grenade. Dans l'élégie étudiée par Mohammed Soualah on retrouve la citation dans le même contexte, à la fin d'une énumération des villes musulmanes tombées aux mains ennemies :

71 Arrêtez-vous à El Iqlîm : sur ses demeures printanières versez des pleurs pareils au murmure des averses.
72 Là, adressez vos adieux à la troupe bienheureuse ; car, les premières larmes engendrent de plus abondantes larmes.
73 Ah ! Faites halte avec la caravane attristée, aux stations élevées où tressaillirent les paysans et où frémirent les citadins.
74 Au champ d'honneur, - siège des vertus – pris, semble-t-il, au jardin éternel et à la demeure suprême,
75 Grenade, siège de la Royauté, capitale sublime, éclatante de lumière,
76 Sans pareille dans les deux 'Iraqs superbes, qui reste incomparable dans tous les pays divins.¹⁹

¹⁶ Comme le montre Henri PERES dans *Splendeur d'Al-Andalus*.

¹⁷ ABU NUWAS, *Le vin, le vent, la vie*, traduction et présentation par Vincent-Mansur MONTEIL, Sindbad, Actes Sud, Paris, 1998, p. 76.

¹⁸ Op.cit. p. 134

Cette longue élégie, une des rares œuvres en arabe classique émanant des derniers Musulmans de Grenade qui nous soient parvenues, décrit donc la perte du royaume musulman en s'appuyant ouvertement sur la référence commune. Le poème d'Imru'Qais est si fréquemment cité dans la littérature arabe qu'il en est devenu une référence obligatoire. Le seul impératif au duel (*Qifâ*) du verbe « s'arrêter » (*waqafa*) utilisé au début de la citation fait naître chez l'auditeur arabophone toute la suite du poème bédouin. Le motif des larmes versées est immédiatement lié à cet impératif de même que la description nostalgique d'un endroit qui ne survit plus que dans le souvenir de l'exilé qui le pleure. Le parallèle entre le passage nommé *al-atlal* et la perte de Grenade est fait clairement dans ce passage, là encore, le *romance* castillan incarne sa vraisemblable origine arabe dans une connaissance effective des références littéraires des ennemis. Il est difficile d'expliquer comment le poète castillan a pu connaître cette référence, on peut penser aux chansons morisques connues des Chrétiens ou encore aux Musulmans convertis qui ont pu alimenter une description précise de la civilisation musulmane, mais c'est effectivement en s'appuyant sur une référence littéraire immédiatement lisible comme arabe que se construit la vraisemblance d'une origine étrangère : le roi Chico agit et parle comme le ferait un Musulman de la littérature arabe classique.

CONCLUSION

Les parallèles évoqués ici relèvent essentiellement d'intuitions de lecture. Le personnage musulman dans la littérature de frontière deviendra de plus en plus caricatural au fil des siècles. De fait, l'expulsion définitive des Morisques en 1609 a supprimé le pont qui reliait les deux communautés et qui semble encore suffisamment solide au début du XVI^e siècle pour que la vraisemblance construite autour d'un procédé littéraire ait fait penser à des traductions. Il est intéressant de voir que ce sont ces contacts répétés, anciens et profonds qui ont lancé une mode dont héritera l'Europe. Les *romances de frontera* qui en sont à l'origine ont été créés dans un moment de connaissance mutuelle poussée, ils entraîneront dans leur sillage certains motifs littéraires issus d'une tradition arabe classique jusque dans le Nord de l'Europe, charmée par un exotisme de plus en plus fantasmé certes, mais basé sans doute sur une véritables emprunts.

EMILIE PICHEROT
PARIS IV-SORBONNE

¹⁹ SOUALAH, (Mohammed), *Une élégie andalouse sur la guerre de Grenade (texte arabe publié, traduit, annoté et commenté)*, éd. Adolphe Jourdan, Alger, 1914